

1. À LA RECHERCHE DE NOS ORIGINES

Dans ce chapitre, on trouvera un survol des grandes voies que les humains ont explorées pour expliquer leurs origines, de même qu'un aperçu des principales insatisfactions qui ont été engendrées par chacune d'elles.

À toutes les époques de l'histoire, les êtres humains ont voulu connaître la nature de leurs origines, afin de mieux comprendre les fondements de leur condition, et donner ainsi un sens aux faits et gestes qui jalonnaient tout le cours de leur existence. La démarche que nous allons accomplir n'est donc pas, en elle-même, exceptionnelle, puisqu'elle répond tout simplement à un besoin fondamental, propre à tout être humain.

Mais, avant de nous lancer dans une quête de nos origines, il faut tout d'abord nous interroger sur la nature de la réalité que nous désirons expliquer. En effet, on n'explique pas la chute d'un caillou au bas d'une pente de la même manière que l'on interprète la croissance d'un arbre. Dans le premier cas, l'évocation d'un événement physique simple, comme une impulsion qui lui a été donnée ou l'érosion du terrain sur lequel il se trouvait, peut largement suffire, alors que, dans le second cas, il faut considérer la nécessité que soient réunies un ensemble de conditions bien précises – présence d'ensoleillement, d'eau, de nutriments fournis par le sol, de gaz dans l'atmosphère, etc. – qui vont contribuer au développement du germe de la plante enfoui dans le sol; mais surtout, il faut tenir compte des caractéristiques du germe lui-même qui, tout en étant lié à la préexistence du végétal dont il est issu, possède des propriétés tout à fait particulières.

Les causes que nous recherchons risquent donc d'être très étroitement liées aux caractéristiques mêmes du phénomène que nous désirons interpréter. Voilà pourquoi, poser la question des origines de l'homme, c'est en même temps s'interroger sur sa nature. Et celui qui négligerait de faire ce genre de distinction risquerait d'orienter sa recherche dans toutes sortes de directions inappropriées; comme un savant borné ou imbu d'une fausse rigueur scientifique qui persisterait à vouloir expliquer la croissance d'un arbre de la même manière qu'on explique la chute d'un caillou.

Or, au cours du dernier siècle, c'est souvent dans ce genre d'errance que nous avons engagé, sans trop le savoir, notre quête des origines, lorsque, mus par la multiplication rapide de nos instruments de mesure et de nos données scientifiques, nous avons négligé d'approfondir notre réflexion sur la nature même du phénomène humain.

LA RECHERCHE D'UNE UNITÉ PREMIÈRE

L'une des fausses pistes vers lesquelles cette négligence nous a menés, en nous conduisant vers les explications arbitraires que nous connaissons aujourd'hui, fut notamment de croire que les données que nous obtiendrions sur la structure de l'infiniment petit nous permettraient d'expliquer la présence des structures infiniment complexes que l'on retrouve parmi les différentes formes vivantes.

C'est ainsi que, entreprenant de décortiquer la matière jusque dans ses composantes les plus fines, nous nous sommes mis à la recherche d'une unité fondamentale, soit d'une unité première qui serait située dans l'infiniment petit, et qui, une fois identifiée, nous permettrait de dénouer le mystère de la vie en solutionnant le problème de son origine. Mais, si nous réfléchissons bien, même si cette démarche ne fut pas totalement inutile, car elle s'avéra riche en observations de toutes sortes, les résultats sur lesquels elle était susceptible de déboucher étaient, d'une certaine manière, prévisibles.

En effet, les cellules que l'on obtient à la suite de la dissection d'un arbre ou les briques obtenues à la suite de la déconstruction d'un immeuble ne peuvent être tenues pour responsables de

l'édification de ces formes, les causes premières de leur existence ne se trouvant pas au sein de leurs composantes, mais relevant de conditions d'ordre supérieur qui ne peuvent être saisies à partir des éléments de l'œuvre.

D'ailleurs, que vais-je obtenir si je tente d'identifier l'origine du tricot que je porte en en dénouant toutes les mailles? Tout simplement un ensemble de bouts de laine libres et malléables qui ne révéleront absolument rien sur l'identité de celui ou celle qui les a entrelacés. Or, c'est exactement à ce problème que se heurtent aujourd'hui les physiciens lorsqu'ils ont terminé de dénouer toutes les mailles de la matière qu'ils explorent: ils ne se retrouvent finalement que devant une multitude de composantes élémentaires, extrêmement fines et volatiles, dont on ne sait si elles sont particules ou énergie, et qui ne révèlent absolument rien sur les causes de l'organisation de la matière, encore moins sur les origines de la vie.

En résumé, cette approche axée sur la recherche d'une unité première pouvait donc sembler, au départ, pertinente du simple fait qu'elle était auréolée du prestige que l'on accorde aujourd'hui à toute démarche scientifique. Mais ce sont ses fondements mêmes qui étaient faussés, l'infiniment simple ne pouvant expliquer l'infiniment complexe, ou les phénomènes appartenant aux paliers inférieurs de la matière ne pouvant parvenir à expliquer les réalités de niveau supérieur.

LA RECHERCHE D'UN MAÎTRE D'ŒUVRE

Par ailleurs, parallèlement à ces tentatives, nous nous sommes aussi engagés sur une autre voie consistant à rechercher différents principes ou mécanismes organisateurs qui auraient pu agir comme maîtres d'œuvre, et être en mesure d'amener la matière vivante à se générer d'elle-même.

C'est ainsi que, sous l'influence des idées émises par le naturaliste Charles Darwin et par ses successeurs, plusieurs d'entre nous en sont arrivés à concevoir que l'être humain était le résultat d'une série de transformations qui auraient débuté, il y a plusieurs millions d'années, à partir de cellules uniques, et qui auraient été dirigées par un processus de sélection naturelle.

Pour soutenir cette thèse, aujourd'hui connue comme la théorie évolutionniste et associée à la croyance populaire que « l'homme descend du singe », ceux qui la suggérèrent s'appuyèrent notamment sur les différentes transformations ou microvariations que des mécanismes de sélection naturelle semblaient produire à l'intérieur d'une même espèce, lorsque celle-ci devait s'adapter à divers changements survenus dans son habitat naturel¹. De plus, la découverte en maints endroits du globe de plusieurs fossiles permit de supposer que la grande variété des formes animales aujourd'hui disparues auraient fait l'objet d'une suite de transformations, et qu'elles seraient par conséquent reliées par un fil conducteur qu'on tenta d'illustrer par l'élaboration d'un arbre évolutif.

Certes, de nombreux fossiles manquaient à l'appel pour que les liens entrevus entre les différentes lignées soient clairement établis. Mais les théoriciens soutenaient que leurs preuves étaient inéluctables, et qu'il ne s'agissait que d'une question de temps pour que l'on parvienne à remplir les « espaces blancs » laissés par les observations en découvrant les spécimens manquants.

UN DILEMME MAJEUR

De leur côté, séduits par la logique apparente de cette théorie et impressionnés par le caractère tangible et parfois même spectaculaire des découvertes de certains fossiles, plusieurs de ceux qui croyaient en un Dieu créateur en arrivèrent à vivre au plan de leurs convictions un véritable dilemme, car les contradictions qui opposaient les mécanismes proposés par la théorie évolutionniste et la description de la Création, faite dans le récit de la Genèse, se manifestaient de plus en plus vivement dans leur esprit.

Pour palier à ces difficultés, de nombreux exégètes tentèrent par conséquent de concilier ces deux points de vue en donnant aux Écritures une interprétation plus large et plus relativiste qui s'ap-

¹ Effectivement, comme nous le verrons plus loin, ces microvariations ont souvent été malencontreusement prises pour des manifestations de l'évolution. Il est cependant aujourd'hui clairement admis que celles-ci, *souvent appelées à tort micro-évolutions*, ne peuvent se dérouler que dans le cadre très restreint des fluctuations permises par les limites génétiques de chaque espèce, et que celles-ci n'ont, par conséquent, rien à voir avec une quelconque forme d'évolution, dite *macroévolution*.

puyait notamment sur l'idée que les divers livres de la Bible appartenaient à des genres littéraires différents, et qu'il fallait, de ce fait, revêtir d'un caractère symbolique des récits comme celui de la Genèse, qui étaient auparavant comptés pour des faits historiques².

En même temps, des religieux et hommes de science comme Pierre Teilhard de Chardin³ tentèrent d'opérer une synthèse qui permettrait de concilier les découvertes de la paléontologie moderne, interprétées selon la thèse darwinienne, avec leur croyance en l'action d'un Dieu créateur, en donnant une teinte créationniste à ce que l'on appelait désormais *évolution*, et en dressant ainsi les grandes lignes d'un créationnisme de type évolutionniste que l'on peut qualifier d'*évolutionnisme théiste*.

Globalement, selon cette optique, Dieu aurait créé l'univers et aurait supervisé, à travers l'évolution, l'apparition des diverses espèces vivantes. Puis, à un moment donné situé vers la fin de ce processus, Il aurait insufflé une âme à l'intérieur d'un corps d'homminidé, procédant ainsi à la création d'Adam, puis à son introduction dans l'Éden.

Selon cette hypothèse, Adam aurait donc été le premier homme, issu du singe, à recevoir une âme lui permettant d'accéder à l'Éden, ou, selon des visions plus élargies fondées sur une thèse polygéniste⁴, Ève et lui auraient pu être les représentants symboliques de plusieurs couples d'êtres humains dotés d'une âme, qui auraient surgi plus ou moins simultanément, à une époque donnée, en divers endroits du globe.

Certes, ces efforts visant à opérer une synthèse entre les interprétations en présence étaient fort compréhensibles, car les oppositions se faisaient vives, et les découvertes mises à jour par les

² Ce fut notamment le cas pour les travaux du Père Marie-Joseph Lagrange (1855-1938), dominicain dont les interprétations suscitèrent la controverse au sein de l'Église.

³ Géologue, paléontologue et prêtre jésuite, Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) a été l'un des premiers à proposer une synthèse de l'histoire de l'univers qui alierait les observations faites par les scientifiques avec les enseignements de la foi. Sa vision est présentée, entre autres, dans *Le Phénomène Humain*, ouvrage qui est conçu autour du thème central de l'évolution. Pendant toute sa vie, Teilhard de Chardin dut affronter les vifs débats suscités, au sein de l'Église, par la vision nouvelle qu'il proposait.

⁴ Reflétant le polygénisme, c'est-à-dire une conception selon laquelle l'espèce humaine serait issue de plusieurs couples humains distincts.

scientifiques paraissaient difficiles à réfuter. À défaut de trouver d'autres moyens pour résoudre les conflits qui les habitaient, plusieurs croyants adhérèrent donc spontanément à ces tentatives de conciliation qui semblaient offrir un compromis intéressant entre les données de la science et leurs convictions religieuses.

DES TENTATIVES DE CONCILIATION INFRUCTUEUSES

Cependant, malgré l'ampleur des efforts, ces propositions n'en laissaient pas moins, malheureusement, en suspens une multitude de questions et de problèmes majeurs, et ce, même dans leur version la plus simple représentée par le monogénisme⁵. Ainsi, il était possible de se demander, si Dieu possédait toute la puissance que Lui prêtaient habituellement les croyants, pourquoi Il aurait dû s'astreindre à attendre que les mécanismes de sélection naturelle prônés par l'évolutionnisme fassent leur œuvre avant d'agir, méthode lente et ardue qui cadrerait peu avec le caractère tout à fait direct des interventions décrites dans la Genèse. Et cette lacune ressortait d'autant plus que l'hominisation, ce cheminement laborieux ayant supposément donné lieu au passage du singe à l'homme, impliquait des séquences d'essais et d'erreurs qui, selon toute vraisemblance, étaient peu dignes d'un Dieu tout-puissant, sensé produire des œuvres parfaites, et dont il est dit dans la Genèse qu'Il « vit que cela était bon ».

De plus, un autre problème provenait du fait que les imperfections et la multitude de contingences dont était empreinte l'hominisation semblaient principalement incorporer cette étape à une ère marquée par l'effort et la souffrance, réalités qui étaient nettement incompatibles avec le fait qu'on les situe, contrairement à ce qui est dit dans la Genèse, avant la chute originelle plutôt qu'après celle-ci.

En outre, en présumant que l'on aurait accepté l'idée que Dieu avait réellement mis en place ces lents mécanismes de sélection procédant largement par tâtonnements, et qu'Il se serait vraiment astreint à suivre les méandres d'un processus aussi laborieux, il

⁵ Conception selon laquelle toute l'espèce humaine serait issue d'un seul couple humain.

était légitime de se demander pourquoi, par la suite, Il se serait mis à agir d'une manière si prompte et si directe en insufflant une âme à Adam et en l'amenant en Éden, discontinuité qui, tant dans le rythme que dans la méthode, semblait pour le moins étrange.

Enfin, une autre difficulté soulevée par ces tentatives de synthèse portait sur la manière dont Adam aurait été sélectionné parmi le groupe d'hominidés dont il faisait partie. En effet, selon certains, il était possible de faire intervenir ici la mise en valeur d'une forme de mérite de la part du premier homme. Mais parler de mérite implique que l'on considère possible l'expression du libre arbitre. Or, il faut avouer qu'il aurait été pour le moins paradoxal de voir Adam exercer déjà son libre arbitre avant sa montée dans l'Éden, car il aurait en quelque sorte utilisé ce don avant même de l'obtenir, c'est-à-dire en intervenant au sein même de l'étape préalable de sa création qui devait le disposer à le recevoir, et qui, normalement, aurait dû être essentiellement marquée par la gratuité divine.

Certes, bien d'autres problèmes demeuraient ainsi en suspens, sans parler des questions qui restaient sans réponse, comme celles liées à la création d'Ève. Cependant, même sans ces lacunes, il n'en serait pas moins demeuré que ces interprétations synthétiques réduisaient considérablement toute la portée et la valeur explicative de la Genèse en lui donnant l'allure d'une simple fable dont les symboles, devenus caducs, étaient maintenant à la remorque des faits scientifiques.

De plus, les conceptions synthétiques transformaient plus ou moins subtilement Dieu en un Être abstrait dont on pouvait facilement se passer. En effet, même si l'on persistait à vouloir Lui conserver une place, le rôle qui Lui était dévolu était particulièrement terne et effacé, puisqu'il était visiblement supplanté par l'action des mécanismes naturels de sélection, apparemment autosuffisants, sur lesquels il était apposé d'une manière factice.

D'ailleurs, même si ces efforts de conciliation apparaissaient dans certains cas profitables parce que les mécanismes prônés par la théorie de l'évolution *semblaient* fournir des réponses plus concrètes, il est clair que, face à d'autres problèmes comme celui du mystère de la souffrance, le caractère beaucoup plus diffus des interprétations produites ne permettait pas d'atteindre les degrés de

précision et de satisfaction que le récit biblique de la Création avait jadis permis d'obtenir.

Somme toute, même si les tentatives de ces auteurs ont semblé à un certain moment atténuer les conflits qui opposaient l'interprétation créationniste et la thèse évolutionniste, elles ne l'ont fait qu'au prix de multiples concessions et inconsistances, alors qu'en réalité nous aurions dû normalement nous attendre à ce que celles-ci réconcilient harmonieusement les enseignements provenant de la Genèse avec les observations scientifiques, en apportant à la compréhension de nos origines des bases plus solides.

L'ÉVOLUTIONNISME CONTREDIT PAR LES FAITS

Nous en serions peut-être encore à ce stade aujourd'hui si, grâce au recul critique effectué par des scientifiques intègres et rigoureux, les lacunes majeures posées par l'évolutionnisme n'avaient commencé depuis déjà bon nombre d'années à être mises à jour. Il serait évidemment possible de faire ici une analyse détaillée des problèmes majeurs que rencontre cette optique, mais un tel examen, que d'autres écrits accomplissent déjà avec succès, nous éloignerait de l'objectif de cette démarche.

Notons cependant qu'il est clair, aujourd'hui, après plus de cent cinquante années de recherches, que les défenseurs de l'hypothèse évolutionniste ne sont pas parvenus à rassembler les données qui auraient été nécessaires pour que celle-ci soit reconnue comme étant prouvée scientifiquement, et ce, même si, dans plusieurs milieux universitaires et de recherche, cette théorie est encore malheureusement présentée comme un fait établi.

Bien plus, non seulement la multitude des spécimens fossiles recueillis en tant d'années n'a pas permis de reconstruire les liens de continuité qui auraient normalement dû être établis *avec une relative facilité* entre les différentes lignées animales, mais, contrairement à ce qui avait été prédit, *ceux-ci tendent plutôt à valider la pertinence du modèle typologique*, conception scientifique qui prévalait déjà avant que ne se déclenche la ferveur évolutionniste, et qui *est entièrement compatible avec la description d'actes créateurs multiples, faite dans la Genèse.*

De façon plus précise, le modèle typologique fait ressortir, à partir d'une analyse de la morphologie et des caractéristiques des différentes classes d'organismes vivants, que ceux-ci constituent véritablement des ensembles distincts, donnant nettement l'impression de posséder des origines indépendantes. En d'autres termes, nous nous trouvons en face de véritables *concepts* ou *types* imposant chacun le regroupement original de divers ensembles de traits hautement spécialisés, et entre lesquels il ne semble pas pertinent de tenter d'établir des liens provenant de l'appartenance à un tronc commun ou à un quelconque processus de transformations graduelles.

Pour être encore plus concret, je pourrais dire que ce modèle fait ressortir qu'il serait aussi absurde de rechercher des liens directs entre les oiseaux, les poissons et les mammifères, même si ces catégories peuvent partager certains traits communs, que de vouloir trouver un ancêtre commun à un bateau, une fusée et une automobile, parce qu'ils sont tous motorisés ou possèdent un habitacle pour leurs occupants. Or, cette conception de types biologiques distincts semble bien démontrée par les observations faites sur les spécimens fossiles, puisque ces derniers tendent à révéler le surgissement, dans un laps de temps très court, d'espèces animales et végétales qui, dès le moment de leur apparition, appartiennent déjà à des classes séparées, étant, par conséquent, extrêmement différenciées.

Voyons ce qui est conclu à ce sujet dans un examen critique de la thèse évolutionniste, par le biochimiste et généticien reconnu, Michaël Denton:

« En dépit du formidable accroissement de l'activité géologique un peu partout dans le monde, en dépit de la découverte d'une foule de formes étranges auparavant inconnues, l'infinitude de chaînons de liaisons n'a toujours pas été exhumée et les documents fossiles sont aussi discontinus qu'à l'époque où Darwin écrivait *l'Origine des espèces*. Les intermédiaires sont toujours restés aussi insaisissables et leur absence, après un siècle, demeure une des caractéristiques les plus frappantes des gisements fossiles.

« Comme à l'époque de Darwin, il reste toujours aussi vrai aujourd'hui que les premiers représentants de toutes les grandes classes d'organismes connues de la biologie sont déjà très caractéristiques de

leur classe lorsqu'ils font leur apparition initiale dans les gisements fossiles^a. »

Et ce même phénomène d'une apparition brusque de représentants déjà très spécialisés et hautement caractérisés *se manifeste également dans l'histoire de l'apparition des plantes.*

C'est d'ailleurs dans ce sens qu'allaient déjà les observations du paléontologue François-Jules Pictet, à l'époque même de Darwin:

« Pourquoi ne trouve-t-on pas ces gradations dans les gisements fossiles, et pourquoi, au lieu de collecter des milliers d'individus identiques, ne trouve-t-on pas plus de formes intermédiaires? À cela, M. Darwin répond que nous n'avons que quelques pages incomplètes du grand livre de la nature, et que les transitions figurent dans ces pages qui nous manquent. Mais alors pourquoi, et par quelles règles particulières des probabilités, se trouve-t-il que les espèces que l'on rencontre le plus fréquemment et abondamment dans toutes les nouvelles couches découvertes sont, dans l'immense majorité des cas, des espèces que nous avons déjà dans nos collections^b? »

En d'autres termes, après plus d'un siècle et demi de recherches qui ont permis la mise à jour de plus de 100 millions de fossiles et de 250,000 espèces vivantes, parmi lesquelles les chercheurs auraient dû normalement exhumer une foule de formes intermédiaires établissant des liens entre les différentes espèces, nous pouvons constater qu'*il n'y a pas de formes de transition. Les formes intermédiaires n'existent pas. Les évolutionnistes les cherchent, ils les supposent, les souhaitent, les imaginent et tentent de nous les faire imaginer; ils font des hypothèses à leur sujet en essayant de faire des ponts entre les diverses espèces connues, mais ces liens sont produits beaucoup plus par leur esprit que par les faits, car, sur le terrain, rien ne vient confirmer ces suppositions!*

Ces rapports sont d'ailleurs si laborieux à établir qu'ils donnent lieu à toutes sortes d'hypothèses rocambolesques, comme celle voulant que la baleine aurait comme ancêtre un mammifère à quatre pattes qui ressemblait au loup et se déplaçait sur la terre ferme⁶. Par conséquent, si nous prenons un recul critique pour examiner avec un regard franc et ouvert tout ce cheminement qui

⁶Voir : <http://harunyahya.fr/fr/works/3589/la-baleine-imaginaire-du-national>

a été accompli depuis la découverte des premiers fossiles, force nous est de constater que *les observations scientifiques infirment la théorie évolutionniste plutôt que de la confirmer.*

UNE HYPOTHÈSE TRANSFORMÉE EN DOGME

Pourtant, plusieurs chercheurs et scientifiques tentent encore aujourd'hui de la soutenir à tout prix, quitte à ignorer certaines découvertes qui les contredisent, à déformer les faits, et même, dans certains cas, à fabriquer de toutes pièces les preuves manquantes. Ces dernières allégations ne sont d'ailleurs nullement exagérées, et il n'est en outre nullement étonnant que nous nous trouvions, aujourd'hui, devant un tel retournement de situation. Car toute personne qui a le moindrement frayed avec les milieux scientifiques et pris un recul critique par rapport à ceux-ci a pu constater que, derrière l'objectivité de certaines théories produites, se cachent fréquemment une multitude de postulats et d'interprétations qui sont fortement teintés par les options idéologiques de leurs auteurs.

Christian Duchesne, auteur sensibilisé à la question, a d'ailleurs dressé un inventaire particulièrement impressionnant des diverses contradictions, déformations et supercheries qui ont été commises, depuis plus d'un siècle, afin de promouvoir la thèse évolutionniste aux dépens de l'interprétation créationniste^c. Celles-ci vont de l'ignorance systématique, voire le dénigrement et même la destruction de pièces fossiles qui contredisaient la théorie évolutionniste, à la fabrication pure et simple de faux visant à remplir les « espaces blancs » posés par les chaînons manquants.

Ceci fut notamment le cas pour *l'homme de Piltdown* qui, après avoir créé mondialement une grande émotion, se révéla être, après plusieurs années, une mâchoire de singe que l'on avait assemblée frauduleusement avec un crâne humain! Il y a aussi *l'homme du Nebraska* qui fut présenté par les spécialistes comme une preuve de l'évolution sur la base d'une simple molaire, pièce à conviction qui se révéla après coup provenir de la dentition d'un porc d'une espèce disparue. Quant à *Lucy*, après avoir été considéré comme le meilleur candidat en fait de chaînon manquant entre le singe et

l'homme, il s'est avéré, après analyse, être un singe à cent pour cent, qui ne se tenait nullement debout.

Paléontologues à la « main heureuse », ossements assemblés d'une manière farfelue, les cas sont multiples. Et que dire de ces nombreux sites qui ont été systématiquement ignorés ou discrédités par les évolutionnistes parce qu'ils contredisaient directement leur calendrier des différentes étapes de l'évolution. C'est ainsi que, à Paluxy River et dans d'autres endroits du globe, des empreintes fossilisées d'hommes modernes ont été retrouvées avec celles de dinosaures, alors que, selon la datation officielle des évolutionnistes, il a toujours été prétendu que ces deux espèces n'avaient pu cohabiter. On trouva même à Antilope Spring, en Utah, l'empreinte fossile d'une sandale humaine ayant écrasé un trilobite, alors que, selon le calendrier évolutionniste, ces arthropodes marins auraient disparu environ 300 millions d'années avant l'apparition de l'homme^d.

Le professeur Edgar Andrews décrit d'ailleurs très bien ces stratégies utilisées face aux oppositions :

« Si l'évolutionniste constate que des faits ne collent pas ou ne confirment pas ce qu'il croit, il les supprime, les nie, les ignore ou les minimise. L'histoire des fossiles regorge d'"anomalies" que les évolutionnistes laissent de côté ou expliquent au moyen d'hypothèses extravagantes ou farfelues^e. »

Bref, si nous considérons l'ensemble de ces faits et attitudes, nous sommes obligés d'admettre que nous nous trouvons ici devant un courant de pensée qui, bien qu'il ait pris à une certaine époque la forme d'une hypothèse de recherche, est malheureusement devenu, avec le temps, beaucoup plus une croyance ou un dogme qu'une théorie prouvée scientifiquement.

LE PRÉTEXTE MENSONGER DU FANATISME RELIGIEUX

Il est d'ailleurs particulièrement intéressant de constater que, contrairement à ce qui a souvent été prétendu, les partisans du modèle typologique opposé au modèle évolutionniste se sont la plupart du temps appuyés, non pas sur des conceptions religieuses ou métaphysiques, mais simplement *sur les faits*. Comme le souligne Denton :

« [...] nombre de fondateurs de la biologie moderne – ceux-là mêmes qui découvrirent les faits fondamentaux de la morphologie comparée sur laquelle la biologie évolutionniste est fondée – concevaient la nature comme un continuum de types isolés et uniques. Ils soutenaient donc une position en totale contradiction avec l'idée d'évolution^f. »

Et l'auteur ajoute que, pour tenter d'échapper au fait que les données s'opposaient à leur modèle, les évolutionnistes avaient pris l'habitude de prétendre que « le modèle typologique dérivait non pas de faits de nature, mais des préconceptions religieuses et métaphysiques qui prévalaient à l'époque^g. » Plus précisément:

« Cette fausse explication fut soutenue par de nombreux évolutionnistes éminents peu après 1859, y compris par des modérés [...], et aussitôt largement admise. Elle persista jusqu'à devenir un des grands mythes de la biologie du XXe siècle, avec la fâcheuse conséquence que les idées des biologistes pré-évolutionnistes sont aujourd'hui largement ignorées ou considérées comme archaïques et dominées par les croyances religieuses^h. »

C'est encore ce que constate aujourd'hui David Hull, lorsqu'il affirme:

« Trop souvent, tous les opposants à la théorie de l'évolution sont considérés en bloc et leur obstination est toujours attribuée au fanatisme religieuxⁱ. »

Et comme l'ajoute Denton:

« Il ne fait aucun doute que les grands avocats de la typologie auraient nié avec force l'idée que leur conception dérivait principalement de la métaphysique ou de la religion. Au contraire, ils pensaient sans équivoque que leur vision s'enracinait dans l'empirisme et l'observation. Pour Agassiz, c'étaient les vues évolutionnistes – et non celles des typologistes – qui étaient entachées d'idées préconçues et "poursuivaient un fantôme"^j. »

À la lumière des observations précédentes, et contrairement à l'opinion couramment admise voulant que les données biologiques confirment d'une façon irréfutable l'interprétation évolutionniste, *il semble donc qu'aucune preuve ne démontre l'idée de transformation graduelle, et que les faits observables correspondent davan-*

tage à un modèle typologique, compatible avec la description d'actes créateurs distincts, faite dans la Genèse.

AU-DELÀ DES LEURRES

Comment se fait-il alors que les interprétations proposées par cette théorie ont été considérées aussi facilement comme valables par plusieurs? Si nous prenons un recul par rapport aux mécanismes invoqués par l'hypothèse évolutionniste, il suffit de suivre quelques pistes de réflexion pour saisir à quel point, tout en se prétendant rationnelle et porteuse de solutions, celle-ci masque une foule de problèmes et comportait surtout de nombreux leurres pour notre intelligence.

Ainsi, l'un des problèmes majeurs qu'a toujours rencontré cette théorie, et ce, même lorsqu'elle a été combinée dans ses versions plus récentes aux trouvailles de la génétique, fut d'expliquer le caractère tout à fait sensé et créateur de l'organisation de la vie. En d'autres termes, la nature étant organisée d'une façon *intelligente* et *créatrice*, il fallait trouver une source qui pourrait être tenue responsable de cet état de fait, une sorte de gouvernail qui aurait donné à l'évolution sa direction.

Or, pour ce faire, on misa sur l'action éventuelle du milieu, en imaginant divers scénarios par lesquels celui-ci aurait exercé, à travers le temps, des pressions de nature sélective sur certains caractères surgis à la suite de mutations génétiques, parce que ceux-ci étaient plus adaptés à leur environnement. Et c'est ainsi que toutes sortes d'événements furent proposés pour expliquer les particularités des organes des différentes espèces, comme des changements climatiques ou la disparition de territoires forestiers, en supposant que la découverte de nombreuses formes de transition confirmerait ces hypothèses.

Cependant, nonobstant l'absence de formes intermédiaires, il faut aujourd'hui se rendre à l'évidence – même si tous ne le font pas encore – que ce gouvernail que l'on est allé chercher – le milieu – *ne fait manifestement pas le poids* lorsqu'il est question de lui attribuer la multitude de trouvailles tout à fait ingénieuses et novatrices que nous pouvons observer dans la nature. Il n'a visi-

blement ni l'intelligence, ni la créativité, et encore moins l'efficacité de l'emploi.

Tout d'abord, l'environnement possède un pouvoir de coercition qui est relativement faible. La preuve en est qu'il permet à des quantités mirobolantes d'espèces fort différentes de se côtoyer en vivant allègrement dans un même habitat. Pour adhérer à la thèse évolutionniste, il faudrait donc compter sur des changements environnementaux qui possèderaient un haut pouvoir de sélectivité, événements qui sont, de toute évidence, extrêmement rares.

Par conséquent, pour expliquer l'existence d'une seule structure élémentaire appartenant à une seule espèce, comme celle d'un œil ou d'un membre, la théorie évolutionniste doit supposer des séries complexes d'événements sélectifs hautement improbables, combinées avec des séquences tout aussi improbables de mutations génétiques, et proposer ainsi des enchaînements de coïncidences qui sont encore plus invraisemblables! C'est pourquoi, croire que les structures extrêmement riches et nombreuses qui meublent l'univers sont le résultat de la production quasi miraculeuse de ces prodiges de coïncidences équivaut à accomplir l'équivalent *d'une multitude d'actes de foi*, en considérant que la « nature » « travaille » d'une manière extrêmement intelligente, pour ne pas dire simplement divine⁷.

D'ailleurs, cette modalité d'explication s'avère d'autant plus fragile que nous pouvons nous interroger sérieusement sur la capacité qu'auraient réellement de tels événements de donner une direction en exerçant un effet coercitif sur les formes végétales ou animales. En effet, rien n'est moins sûr que l'assèchement d'un plan d'eau va nécessairement susciter des poissons qui s'efforcent de ramper, ou que la disparition subite d'un territoire forestier, comme nous en voyons fréquemment aujourd'hui à la suite de grands feux de forêt, va forcément inciter des singes à se tenir debout pour marcher dans la plaine.

En d'autres termes, lorsque les évolutionnistes produisent leurs explications, en supposant, à tel moment un changement climati-

⁷ Même les documents les plus scientifiques ne peuvent parfois s'empêcher de refléter cette divinisation subtile des facteurs invoqués en affirmant que « la nature fait bien les choses ».

que, à tel autre une catastrophe écologique, et à tel autre une mutation génétique, ils agitent devant nos yeux, comme on le fait pour des marionnettes, divers événements, en tentant de donner l'impression que leurs effets supposés peuvent librement construire la vie, alors que, par une forme de mystification qui est facilitée par l'hermétisme du vocabulaire scientifique, ils nous font habilement oublier que ce sont eux-mêmes qui tirent les ficelles de ces fantoches en leur faisant jouer un rôle qu'ils sont incapables de jouer.

En outre, nous ne devons pas oublier que plusieurs organes ou structures, comme les yeux ou les oreilles, n'ont aucune efficacité et ne peuvent fonctionner s'ils ne sont pas complets en étant pleinement formés. On ne peut donc saisir comment une transformation pourrait logiquement transiter par des phases d'inefficacité où les organismes ne possèderaient que des embryons d'œil qui ne permettraient pas de voir, ou des bribes d'oreilles qui ne permettraient pas d'entendre.

Comment de tels scénarios sont-ils apparus si vraisemblables qu'ils ont obtenu facilement l'adhésion de plusieurs? Si nous excluons pour l'instant les options idéologiques de certains savants qui ont pu les inciter à taire le caractère trompeur ou irréaliste de leurs explications, nous pourrions dire que, de la même manière qu'il existe des *illusions d'optique* à travers lesquelles il est possible d'exploiter les limites de nos mécanismes perceptifs pour transmettre à des personnes des impressions erronées, il est aussi possible de créer des formes d'*illusions cognitives*⁸ à travers lesquelles les limites de notre pensée discursive peuvent être utilisées pour induire des conclusions qui sont fausses.

La technique est simple. Il suffit, comme dans un tour de prestidigitation, d'attirer notre attention sur un aspect précis d'une situation, de telle sorte qu'en nous amenant à centrer notre esprit sur les prouesses explicatives et les cabrioles intellectuelles du moucheur que l'on fait voler autour de nous, nous ne voyons pas le chameau compromettant de l'évidence que l'on fait passer simultanément devant nous.

⁸ Le terme « cognitif » est utilisé en psychologie pour référer aux processus de la pensée.

Par exemple, lorsqu'on nous raconte une histoire au cinéma, nous en suivons la trame avec intérêt, car l'enchaînement des faits leur donne une impression de vraisemblance, même si nous savons que le concepteur du scénario a inséré artificiellement dans son récit toutes sortes d'événements convenus pour obtenir le dénouement qu'il recherchait. L'effet est d'ailleurs si réel qu'à la fin de la soirée, un effort de réflexion devient nécessaire pour que nous puissions obtenir le recul qui nous permettra de prendre conscience que de tels concours de circonstances sont hautement improbables.

Par conséquent, de la même manière, sans que nous nous en apercevions, *les évolutionnistes nous font du cinéma*. En effet, lorsqu'ils produisent une explication, notre intelligence est portée, comme dans l'audition d'un film, à suivre le fil conducteur des événements que l'on tisse habilement devant elle, en adhérant à leur possible réalisation. Toutefois, elle oublie que de telles successions de coïncidences relèvent déjà de la pure fiction quand il est uniquement question d'expliquer l'existence d'une seule structure extrêmement simple, et qu'elles deviennent totalement invraisemblables lorsqu'il est question de concevoir la quantité absolument mirobolante d'« heureux hasards » ou d'« événements sélectifs » qu'il faudrait imaginer pour expliquer la multitude des structures et des organes complexes qui composent toute la richesse du vivant⁹.

En outre, ce genre de manœuvre a pour effet de nous centrer habilement sur le volet négatif de l'existence des formes vivantes, en proposant qu'elles résultent d'une sélection naturelle ou de l'élimination de structures présentes. Mais, nous oublions ainsi qu'il faudrait avant tout savoir de quelle manière celles-ci ont pu être mises en place. En effet, l'examen du revers positif de la question, soit celui de la création et de la prolifération de formes dont témoigne la nature, est beaucoup plus ardu, car celles-ci n'ont, en elles-mêmes, aucune nécessité ou raison d'être, à défaut

⁹ N'oublions pas que, selon des chiffres récents du Census of Marine Life, notre planète compterait environ 8,7 millions d'espèces vivantes – 6,5 millions évoluant sur terre et 2,2 millions en milieu aquatique –, dont seulement 1,23 million ont été découvertes, décrites et cataloguées.

de quoi nous en verrions surgir sans cesse, encore aujourd'hui, au gré des circonstances.

De plus, la direction que l'on a voulu donner à une soi-disant évolution, en prétendant qu'elle était guidée par la conservation des spécimens les mieux adaptés, est d'autant plus invraisemblable que *la vie démontre très visiblement qu'elle n'est nullement organisée en fonction de seuls impératifs liés à la survivance*. En effet, il suffit d'examiner les fines ciselures de la carapace d'une tortue, ou toute la variété des coloris qu'affichent les fleurs, les poissons ou les oiseaux, pour constater que la vie fait montre de réalisations empreintes d'esthétique et de créativité, qui ont un caractère purement gratuit et ne répondent aucunement à des nécessités d'ordre fonctionnel liées à la survie, encore moins aux lois du hasard.

À ce titre, il est d'ailleurs intéressant de noter que, lorsqu'elle rencontre ainsi des difficultés, la thèse évolutionniste a tendance à transférer les causes des phénomènes qu'elle ne parvient pas à réellement expliquer vers certains concepts qui leurrent notre intelligence en nous donnant l'impression d'apporter des réponses, alors que ceux-ci n'en apportent véritablement aucune. La science fourmille d'ailleurs de ces *explications bidon* fondées sur des leurs terminologiques, malheureusement peu connues du commun des mortels, mais bien illustrées par ce personnage de Molière qui mystifiait son interlocuteur en prétendant que c'était par sa « vertu dormitive » que l'opium faisait dormir.

Ainsi, l'un de mes étudiants affirmait un jour, en argumentant, qu'il croyait beaucoup en la puissance du génome humain pour expliquer l'évolution. Au bout de quelques réflexions, il dut cependant admettre qu'il n'avait en fait rien expliqué, mais qu'il avait simplement transposé sous la forme d'un phénomène génétique la puissance et l'intelligence créatrices que beaucoup reconnaissent dans l'univers et qu'ils attribuent spontanément à Dieu. La seule différence résidait dans le fait que cet artifice d'une forme de divinisation peu réaliste du génome humain lui permettait de ménager commodément ses convictions athées.

De la même manière et comme je l'ai noté précédemment⁷, on voit couramment les théoriciens et commentateurs évolutionnistes référer dans leurs interprétations au rôle de la « force sélective »,

au « travail de la nature », aux « originalités de la vie » ou, simplement, à l'efficacité du « phénomène de l'évolution », révélant ainsi malgré eux que, lorsqu'ils sont confrontés à l'inexplicable, ils ne peuvent faire mieux que de confirmer la perspective créationniste en prêtant subtilement des propriétés divines à des choses qui n'en ont pas¹⁰. La seule différence réside dans le fait qu'en transférant ainsi les pouvoirs qu'ils ne peuvent s'empêcher d'invoquer, comme l'intelligence ou la créativité, sur des concepts abstraits ou impersonnels, *ils sauvent les apparences et évitent la remise en question de l'athéisme scientifique contemporain dont l'évolutionnisme est un élément-clé!*

Bref, parce qu'elle occultait habilement une grande part du mystère soulevé par la vie et qu'elle se présentait sous le couvert prestigieux de la scientificité, *nous n'avons pas été conscients que la théorie darwinienne était tout à fait spéculative, ni que les mécanismes qu'elle invoquait nourrissaient en notre esprit de nombreuses illusions propagatrices d'erreur*. La preuve en est d'ailleurs qu'elle fut par la suite sans cesse revue et corrigée par nombre de théoriciens, et qu'elle donna lieu à plusieurs générations successives de théories qui ne parviennent toujours pas, encore aujourd'hui, à s'entendre sur une façon satisfaisante d'expliquer l'ensemble du vivant.

En d'autres termes, nous devons demeurer bien conscients qu'au-delà de l'effet de mystification opéré par la complexité des hypothèses qui nous furent présentées, la morphologie d'une simple patte d'oiseau et, même, l'existence d'une simple cellule se révèlent encore aujourd'hui comme des prodiges d'ingéniosité que les experts sont incapables d'expliquer, et encore moins de reproduire¹¹.

Même si de telles conclusions rencontrent encore actuellement des résistances, il est donc clair qu'un examen objectif et attentif de l'hypothèse évolutionniste nous révèle aujourd'hui, plus que

¹⁰ A l'époque où j'écrivais ces pages, je suis d'ailleurs tombé sur un article où l'on décrivait explicitement l'apparition des baleines comme résultant d'un « tour de passe-passe de l'évolution ».

¹¹ Si nous connaissions le moindre des causes de l'existence des formes vivantes, cela va de soi que nous aurions déjà pu mettre en place les conditions susceptibles de les faire surgir en mode accéléré.

jamais, que *celle-ci ne constitue qu'un écran de fumée terminologique qui n'est que le fruit d'une construction de l'esprit*, écran récupéré et répandu sous l'impulsion de ferveurs athées, et, comme le soulignait Laurent Guyénot, que l'histoire retiendra sans doute comme « la plus grossière et désastreuse erreur intellectuelle de l'homme moderne^k ».

Mais, le scepticisme humain étant ce qu'il est, nous en serions encore au stade des objections argumentaires si ces conclusions n'avaient été elles mêmes confirmées par un ensemble de réflexions et de preuves qui, comme nous le verrons, ont démontré la nécessité de faire intervenir, dans notre démarche de compréhension du mystère de la vie, une dimension surnaturelle.

EN RÉSUMÉ



Afin de découvrir la source de leur existence, les êtres humains ont exploré plusieurs voies.

Pour atteindre cet objectif, la recherche d'une unité première s'est avérée tout à fait inefficace, car les processus supérieurs qui sont responsables de l'existence d'une réalité quelconque, qu'elle soit vivante ou non, ne peuvent se trouver au niveau de ses composantes.

De son côté, la théorie évolutionniste a donné, à une certaine époque, l'impression qu'elle pouvait apporter de véritables réponses. Le survol de plus d'un siècle d'observation nous permet cependant de constater, d'une part, qu'elle n'est nullement confirmée par les faits – si ce n'est que ceux-ci semblent plutôt la contredire – et, d'autre part, que les explications qu'elle apporte constituent plutôt un écran de fumée terminologique qui, tout en donnant l'impression de donner des explications, n'en apporte aucune.

Enfin, les efforts effectués pour concilier les enseignements contenus dans la Genèse avec la théorie de l'évolution n'ont pas permis d'apporter de solution véritable au problème des origines, démontrant plutôt que ces deux optiques sont aux antipodes l'une de l'autre et qu'elles s'avèrent, au fond, irréconciliables.



RÉFÉRENCES

- ^a Denton, M., *Évolution, une théorie en crise*, Flammarion, 1992, p. 168-169.
- ^b Pictet, J.- F., Archives des sciences de la Bibliothèque Universelle, 3:231-255, dans Denton, M., *op. cit.*, p. 108.
- ^c Duchesne, C., *Severomorsk et le mythe de l'évolution*, La Pocatière, Sans Détour, 2001, 297 p.
- ^d *Ibid.*, p. 65-67.
- ^e Andrews, « Perspective biblique du cosmos », p. 52, dans Duchesne, C., *op. cit.*, p. 118.
- ^f Denton, M., *op. cit.*, p. 103-104.
- ^g *Ibid.*, p. 104.
- ^h *Id.*
- ⁱ Hull, D.L., *Darwin and his Critics*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., p. 450, dans Denton, M., *op. cit.*, p. 105.
- ^j Denton, M., *op. cit.*, p. 105.
- ^k Johnson, P.E., *Le Darwinisme en question, Science ou métaphysique?*, Pierre d'Angle, 1996, p. 11.